





UNE RUE  
À MOSCOU



Mikhaïl Ossorguine

UNE RUE  
À MOSCOU

*Traduit du russe par Léo Lack*

LES ÉDITIONS NOIR SUR BLANC

*La bibliothèque de Dimitri se veut un hommage  
au travail éditorial de Vladimir Dimitrijević (1934-2011),  
fondateur des Éditions L'Âge d'Homme.*



Logo de la collection: *Le Passeur*,  
dessin réalisé par Vladimir Dimitrijević en 1974

Titre original  
*Sivtsev Vrajek* (1929)

© 1973 Éditions L'Âge d'Homme,  
2024 Éditions Noir sur Blanc pour la traduction française,  
tous droits réservés

ISBN: 978-2-88983-012-1

## PREMIÈRE PARTIE



## L'ORNITHOLOGUE

Dans l'immensité de l'univers, dans le système solaire, sur la terre, en Russie, à Moscou, dans la maison d'angle de Sivtsev Vrajek<sup>1</sup>, dans son cabinet de travail, dans son fauteuil, était assis le savant ornithologue Ivan Alexandrovitch. Emprisonnée par l'abat-jour, la lumière tombait sur un livre et éclairait le bord de l'encrier, le calendrier et une pile de papiers. Mais le savant ne voyait que cette partie de la page où une image coloriée représentait une tête de coucou.

Elles n'étaient point savantes, les pensées qui lui traversaient l'esprit; c'étaient de simples pensées sur le nombre d'années qu'il avait encore devant lui. Elles le transportaient dans les profondeurs d'une forêt où le coucou lançait son appel. Autant d'appels, autant d'années à vivre encore : cette croyance populaire n'est pas plus absurde que les autres façons de prédire l'avenir. Tout comme les médecins, le coucou se trompe. Aucun médecin ne peut prévoir le jour où un homme se fera écraser par un tramway.

Le professeur si typiquement russe, au large visage, à la barbe blanche, n'avait pas envie de mourir. Mais la mort ne l'effrayait point, car, dans sa jeunesse et dans sa vieillesse, il avait été un homme, et un homme sensé. Connue dans le monde des savants, il avait un amour tout spécial pour la science de son choix, car elle avait de la beauté : les

---

1. Rue du centre de Moscou. (*Sauf mention contraire, les notes sont de l'éditeur.*)

chatoyantes couleurs des plumages, les chants et la nature, la naissance du printemps et l'adieu à l'été. Il y avait de la poésie dans sa science. Il connaissait le moindre oiseau, qui, à cause de cette connaissance, lui était cher. Le professeur d'ornithologie n'avait aucune envie de mourir ; il voulait continuer de vivre. Mais combien d'années l'oiseau insouciant et solitaire lui promettait-il ?

Le coucou appela trois fois. Le professeur sourit. Il n'était pas superstitieux ; en outre, il était accoutumé à son horloge. Pour marquer la page, il glissa un morceau de papier dans le livre et le ferma. Il se prit à bâiller : c'était bon signe. Dans sa vieillesse, il souffrait d'insomnie. Il se leva, se pressa la taille, bâilla de nouveau, éteignit la lampe et se dirigea vers sa chambre.

Une heure plus tard, quand le silence enveloppa la maison, quand le coucou lança quatre fois son appel, une souris se glissa de dessous une bibliothèque et écouta attentivement. Tout, semblait-il, était en ordre. La maison dormait. On ne voyait pas les yeux de la chatte. La souris agita la queue, remua les narines et se mit en route.

Il lui fallait traverser la chambre du professeur, passer sous la porte de l'autre pièce et pénétrer dans la salle à manger. Cette petite expédition n'avait pour but que de trouver des miettes. Aller à la cuisine était un plus long et dangereux voyage (à cause de la chatte). Mieux valait donc partir d'un autre point : de dessous la malle, dans le couloir. Il y avait, là aussi, un trou dans le plancher.

La souris ne distinguait qu'un coin de parquet tout proche et les contours d'objets plus éloignés, juste assez pour ne pas perdre son chemin. Ah, si elle y pouvait voir aussi bien que la chatte !

Ayant couru jusqu'à la porte, elle insinua son petit corps replet au travers d'une fente et, du bout de sa queue, s'assura qu'elle était vraiment passée. Nouvel arrêt : une alerte légère. Comme tous les vieillards, l'ornithologue s'agitait dans son sommeil et disait : « Comment ? Pourquoi ? Oh, c'est sans

importance. » Mais il se rendormit et sa respiration redevint régulière.

Le professeur avait voué à la science sa vie entière. Il pouvait reconnaître les oiseaux à distance par leur plumage, leur forme, leur doux gazouillis. Mais pouvait-il reconnaître les gens avec la même aisance ? C'est à cause de son gazouillement qu'il s'était épris de la compagne de sa vie. Des oisillons étaient éclos : trois oisillons. Des plumes leur étaient venues, ils avaient grandi et s'étaient envolés. Et maintenant, de l'autre côté de la muraille reposait sa petite-fille, restée sans parents.

La vieille dame au gazouillement vivait encore après ces quarante années passées auprès du savant qui avait consacré sa vie aux oiseaux. On ne pouvait choisir un oiseau comme il avait choisi un être humain ! Mais la vie, bien sûr, réserve toutes sortes de choses, surtout dans la jeunesse.

De nouveau, le vieillard s'agita dans son sommeil et la petite boule grise disparut sous la porte, dans la chambre voisine.

Il faisait lourd dans cette pièce. L'énorme lit était couvert d'oreillers et un coin de la couverture pendait. Dans le lit, pelotonnée comme une enfant, dormait une petite vieille à cheveux blancs, la femme du professeur. Il y avait sur la table, près du lit, un verre d'eau, quelques cachets et des bonbons enveloppés. Il y avait là aussi un paisible fauteuil au siège affaissé par l'usage. La chambre sentait la lavande et les jours d'autrefois.

La pièce inspirait si peu de crainte que la souris traversa le tapis à loisir, s'arrêta, s'assit et se prit à songer. Il faisait calme ici comme nulle part ailleurs, on s'y sentait en sécurité. La vieille dame respirait imperceptiblement et rêvait de simples rêves sans intérêt, les lèvres étroitement serrées ; son dentier était plongé dans un verre d'eau.

Plus loin, cependant, il y avait une salle qu'il valait mieux traverser vite et tout d'une traite : une pièce terrifiante, inhabitée, pleine de résonances. L'odeur des chambres à coucher

évoque quelque chose d'apaisant et d'habité. Mais le salon, avec ses grandes fenêtres et ses contours lointains, était vraiment effrayant.

Quelque chose brilla dans le champ visuel de la souris et elle fit un bond en arrière; ses narines et ses moustaches frémissaient sur son petit museau pointu. Rien de bien terrible, après tout: ce n'étaient que les supports de verre du grand piano. Mais, Dieu! Dans un monde aussi immense, tout paraît redoutable à une souris grise sans défense.

La petite souris et le piano géant, capable d'éclater en clameurs de toutes ses cordes et de vous assourdir! Ce grand piano était le maître de la maison. Le professeur en jouait: « Maintenant, si vous voulez, je vais imiter le rossignol. Cela commence ainsi: *fu-i, fu-i*, puis des notes plus basses: *four-r-r*, puis un trille; mais, quant au gazouillement... absolument impossible à imiter! » Sa femme, la vieille Aglaïa Dmitrievna, jouait en vérité très bien, mais il était difficile de l'y déterminer: « Allons, mes mains sont vieilles, à peine peuvent-elles remuer. »

Tanioucha était une future artiste; elle avait de la puissance, de l'habileté et l'amour de la musique. Tanioucha étudiait au conservatoire et jouait à de petits concerts sans la moindre nervosité. Mais le grand piano ne vivait avec plénitude que les soirs où venait le professeur de Tanioucha, Edouard Lvovitch. Alors il vivait vraiment. Et cela arrivait presque tous les dimanches. Ces soirs-là, sous le plancher, les souris mettaient beaucoup de temps à s'endormir; et, ces nuits-là, elles renonçaient à leurs explorations.

Edouard Lvovitch était laid, vieillissant, sans conversation, mais pianiste étonnant; il était aussi compositeur. Il adorait manger des biscottes sucrées en prenant son thé et n'avait de sa vie goûté de vodka. C'était un homme un peu étrange.

Mais la souris revenait déjà de la salle à manger, où elle avait trouvé beaucoup de miettes; elle était sur le point de jeter un coup d'œil dans le couloir quand un bruit la mit en fuite. Après avoir passé en revue toute la salle à manger,

elle revint par le salon et les chambres à coucher, puis regagna le petit trou qui était l'entrée de sa demeure. Le jour commençait à poindre. L'obscurité est menaçante, mais la lumière l'est davantage encore. Tout est menace.

L'éternelle épouvante, sous la forme d'une petite boule grise, traversa à la course la maison du professeur sans que personne le remarquât. Personne ne savait que toute une famille de souris aidait les vers à ronger les traverses de bois du plancher et les solides mais non éternelles murailles. La terre se refroidit; les montagnes s'effritent; les rivières deviennent de plus en plus paisibles et de moins en moins profondes; tout tend à atteindre un unique niveau; et l'énergie du monde faiblit peu à peu. Mais la fin est lointaine encore.

La queue de la souris s'attarda un instant hors du trou, puis disparut.

Le coucou chanta six fois. Le professeur fit grincer le lit. Le soleil effleura les rideaux et, en même temps que lui, vola vers la fenêtre une hirondelle qui était venue ce jour-là d'Afrique centrale.

## UNE JOURNÉE MERVEILLEUSE

Le matin était né, un matin rose en robe blanche. De ses ailes laiteuses, il frappa aux vitres, puis on entendit cliqueter l'espagnolette et la fenêtre s'ouvrit toute grande. Clignant des yeux, Tanioucha affronta le matin et un souffle d'air froid s'insinua sous sa chemise. Sautillant sur la pointe des pieds, elle regagna son lit en courant pour s'y blottir un peu de temps encore, heureuse de voir que la journée s'annonçait belle.

Quelles sont les pensées d'une jeune fille de seize ans à une heure matinale, quand la fenêtre est grande ouverte ? Sa première pensée est que la journée est belle, la seconde que ce jour-là est un dimanche et, en guise de troisième pensée, elle sourit sans raison. Puis les préoccupations et les devoirs quotidiens : il fallait téléphoner à Lenotchka pour lui enjoindre de venir ce soir-là sans faute. Il était bon de jouir de la tiédeur du lit, mais elle avait l'impulsion d'aller s'asperger d'eau froide et de déchiffrer, après le café, un nouveau morceau. Dans la soirée, ce ridicule et cher Edouard Lvovitch jouerait du piano.

Digne petite-fille de son grand-père, le professeur voué aux oiseaux, Tanioucha observa tout aussitôt la venue des hirondelles. Il fallait ne pas oublier d'en avertir son grand-père. Hier, il n'y en avait aucune. C'était donc là le premier jour de vrai printemps.

Des cloches, des cloches encore, puis les bruits de la rue qui s'éveillait et le *tchir-r-r* des hirondelles. La vie s'étendait très loin devant elle. De ses doigts effilés, aux ongles coupés ras, ainsi qu'il sied aux musiciens, elle caressa la courbe déjà arrondie de son épaule dont la chemise avait glissé. Puis, sautant soudain sur la descente de lit, elle courut au miroir pour regarder son visage et se dit: « Je ne suis pas si laide, après tout! »

À seize ans, une jeune fille connaît parfaitement ses yeux et se fait dans la glace une grimace de dédain. Mais le miroir ne lui parle pas encore du secret de la petite épaule nue. Un instant plus tard, la glace réfléchissait avec indifférence le bras qui élevait le pot et l'eau qui ruisselait sur le corps de la jeune fille; elle réfléchissait cette image avec indifférence car personne n'en bénéficiait (si ce n'était l'hirondelle qui passait devant la fenêtre). Puis vivement, avec fermeté, la serviette rugueuse accomplit son travail. Tanioucha était prête.

La reproduction d'un tableau était accrochée au mur; elle représentait des gens assis sur un divan et écoutant de la musique.

Le temps de coudre un bouton et il est déjà plus de huit heures! Éveiller son grand-père était le privilège de Tanioucha. Elle frappa à sa porte.

– Levez-vous, grand-père! C'est une journée merveilleuse. Et il y a une nouvelle: les hirondelles sont arrivées!

– Bonjour, Tanioucha! Je me lève, je me lève...

– Avez-vous bien dormi?

– Très bien, et toi?

– Moi aussi. Oh, grand-père, quelle journée merveilleuse! Je vais dire qu'on serve le café.

Ce matin-là, les fenêtres étaient grandes ouvertes dans nombre de maisons de Moscou. Des visages, jeunes et vieux, dispos et endormis, se penchaient au dehors, clignotant et écoutant l'appel prolongé des cloches du dimanche. Le vieux mastic durci, où adhéraient des morceaux de ouate, s'émiettait; on ôtait les petits verres placés pendant l'hiver

entre les doubles-fenêtres et l'on jetait l'acide qu'ils contenaient<sup>1</sup>. Puis on nettoyait les rebords des fenêtres et les débris tombaient dans la rue. L'air, le soleil, les carillons envahissaient les pièces des étages supérieurs en lourdes vagues qui se brisaient contre les murs, les meubles et les poêles. Une joie pascale enveloppait l'âme des croyants et, à ceux qui n'avaient point la foi, le printemps apportait une satisfaction animale.

On battait les tapis dans les cours et, sur le rebord de fenêtre de la cuisine, la cuisinière plaçait une caisse de terre dans laquelle elle plantait quelques oignons.

Pressant contre son flanc des feuillets détachés du droit romain, un jeune étudiant, rentrant chez lui, s'arrêta au coin de la Malaïa Bronnaïa pour acheter des pommes fermentées, tandis que, sous le pont de Pierre, un jeune garçon lançait un fil armé d'une épingle, se passant la langue sur les lèvres à l'idée qu'un gros poisson allait soudain mordre à l'hameçon.

En vain un tramway sonna frénétiquement, alors que, ganté de blanc, un sergent de ville régentait la marche de deux voitures et d'un camion.

Ce jour-là, un séminariste qui, depuis des mois, songeait au suicide, décida de remettre la chose une fois de plus. Une femme médecin, laide et solitaire, acheta en rougissant un chapeau bon marché, le premier qui lui tomba sous la main, mais le mit pourtant de côté et sortit avec son vieux chapeau, car elle avait cultivé sa volonté dès l'enfance. Le thermomètre Réaumur jouait gaiement à la hausse. C'était, somme toute, une journée merveilleuse.

---

1. Il s'agit là d'acide sulfurique destiné à éviter la condensation de la vapeur qui s'accumule entre les doubles-fenêtres. (*N.d.T.*)

## LES CIMETIÈRES

Il y a cependant des fenêtres qui ne s'ouvrent jamais, d'autres qui sont grillagées, comme des fenêtres de prison. À travers les vitres éternellement poussiéreuses, une morne lumière tombe sur les placards et les classeurs bourrés de documents.

À Paris, à Berlin, à Londres, où il vient plus tôt, le printemps rasait les vieux bâtiments avec prudence, sans jeter un seul rayon de soleil sur les fenêtres des archives diplomatiques. Les hommes les plus intelligents, des polyglottes, capables de penser en langage chiffré, gardaient ces cimetières de papiers couverts de notes, de plans et de négatifs.

Le soleil croyait que lui seul régentait toute vie sur la Terre. L'ensemble de l'existence humaine ne lui apparaissait que comme une incarnation de l'énergie de ses propres rayons. Il avait peuplé le pôle Nord des formes les plus élevées du monde organique et, quand le temps en était venu, avait provoqué l'effroyable cataclysme des êtres vivants, détruit la haute culture des pôles et développé celle de l'équateur arriéré jusqu'à ce qu'elle atteignît son extrême perfection. Il avait ri des efforts d'adaptation des organismes de la Terre, de leur lutte pour l'existence, qui contribuaient si peu à rendre la vie plus facile et à améliorer la race. Tout ce que polype ou homme avait jamais fait était son œuvre à lui, le soleil, était son propre rayon transmué. L'intelligence, la connaissance, l'expérience, la foi, non moins que le corps,

la nourriture et la mort n'étaient que la transformation de l'énergie de sa propre lumière.

Mais le petit homme cousu dans des bandes de tissu, boutonné jusqu'au menton, sujet aux rhumes de cerveau, qui s'abritait du soleil derrière les murs, ne laissant pénétrer, au moyen d'un fil soudé dans une ampoule de verre, que l'indispensable faisceau de lumière, essayait d'organiser sa vie selon ses idées propres. Il trempait sa plume dans l'encrier, écrivait, marmonnait à voix basse et donnait des ordres.

Des hécatombes étaient le résultat de ces piles de papiers couverts de notes.

Le long des fils couraient la vérité et le mensonge qui, pétris ensemble, produisaient le fait, le mobile, la cause, le prétexte. Le cerveau de l'homme livrait bataille au soleil, s'efforçant de soumettre toute vie à sa volonté inanimée. L'homme clôturait un morceau de terre, dressait des murailles autour d'une ville, établissait des frontières autour d'un État, limitait la race à la couleur, la nationalité à la tradition, bornait l'histoire aux affaires contemporaines et l'existence elle-même à la politique. Son cerveau plein de ruse et de curiosité construisait une pyramide de vivants et de morts, en escaladait le sommet... et était renversé avec elle.

Le soleil se riait de lui et lui se riait du soleil. Mais c'était toujours le soleil qui riait le dernier. Avec une force qui passait l'entendement de l'homme, le soleil dardait sur la terre des faisceaux d'énergie venus à la vie dans le tourbillon électromagnétique. Comme des béliers, ses rayons tombaient sur la terre et tout ce que l'homme avait considéré comme la création de sa propre intelligence était détruit, tandis que vivait tout ce qu'avait créé le soleil.

Taciturne et renfermé, un fonctionnaire déchiffrait une lettre mot à mot et la traduisait en une prose allemande hachée et littérale. L'ambassadeur la lut, sourit et l'approuva : dans cette lettre, on chantait ses louanges.

L'ambassadeur croyait connaître tout ce qui était connu dans les cercles les plus élevés de Berlin ; mais il n'en

connaissait, en vérité, qu'une partie considérable. Les cercles les plus élevés de Berlin connaissaient tout ce qu'il fallait connaître, sauf ce que connaissait le petit écolier serbe<sup>1</sup>. Quant à l'écolier, il ne connaissait que très peu de choses... presque rien. Honnête, impétueux, sincère, mais exacerbé, il avait été infecté par une goutte de poison national. Il avait appris à tirer à la cible sur le mur d'un poulailler, ce qui eût pu être malencontreux pour les poules tachetées et leur bruyant pacha si la chance ne les avait sauvés de chaque balle.

Quand le petit Serbe eut appris à bien tirer, il décida de devenir un héros national. Pour cela, il était nécessaire de tuer un ennemi national, nulle autre façon de devenir un héros n'ayant jamais été conçue. Et comme nombre de petits Serbes apprenaient à tirer à la cible sur les murs des poulaillers, il fallait bien que le destin envoyât à l'un d'eux une cible nouvelle: la poitrine de l'archiduc d'Autriche.

Bien entendu, cela eût pu ne pas arriver. Mais quelque chose d'autre se fût produit. À tout ce qui survenait, il y avait une réponse toute prête derrière les vitres poussiéreuses des archives. Le soleil faisait l'histoire et, se considérant comme son auteur, l'homme en écrivait les commentaires. Voilà la raison pour laquelle il s'enfermait à l'intérieur des murs et n'ouvrait jamais les fenêtres, même au printemps. Cimetière de papiers et de secrets qu'il avait obtenus grâce à l'amitié et à l'espionnage, il le considérait comme le poste de signalisation du monde et le pouls même du pays.

Il existait un certain nombre de ces cimetières, grands et petits; les pays, les peuples et les potentats en tiraient une grande fierté.

Bien que, dans le passage des siècles et le tourbillon des nébuleuses, la force réunie de tous ces cimetières se réduisît à: « Lenotchka viendra-t-elle ce soir écouter de la musique dans Sivtsev Vrajek? », les cimetières de papiers jouaient un

---

1. Gavrilo Princip (1894-1918), auteur de l'attentat de Sarajevo.

rôle énorme et décisif dans la vie de Lenotchka et dans celle de Sivtsev Vrajek, tout aussi bien que dans la vie de ceux qui labourent et écrivent, aiment et font les semailles, qui ont vécu hier et vivront demain.

Et au moment où la jeune fille de seize ans ouvrait toute grande sa fenêtre et apercevait la première hirondelle, une étincelle venant d'un poste de TSF crépitait dans l'air; tel un ver astucieux, une pensée s'insinuait dans la cervelle du diplomate, une poule qui, par chance, baissait la tête, échappait à la balle de l'écolier; et la plume du journaliste exaltait la chimère de l'orgueil national.

Enfonçant ses sabots dans le sol humide et riche, un cheval tirait une charrue.

Touchant légèrement un levier, un ouvrier transvasait dans un moule le métal fondu contenu dans un creuset.

Les bourgeons d'un jeune bouleau se gonflaient; l'herbe verdissait.

Mais l'homme qui suivait la charrue ne savait pas encore que c'était sur ce petit pré vert, près du bouleau condamné à être fracassé par un obus, qu'il tomberait, lui aussi, assommé et aplati par ce même métal, refroidi et chauffé de nouveau. Personne n'en savait rien. C'était sans grande conséquence et ne laissait pas de trace.

Dans les cimetières de papiers, les chiffres prenaient la place des croix. Les unités en surplus disparaissaient dans les chiffres arrondis. L'homme derrière la charrue n'existait pas, ne pouvait exister, pas plus que l'ouvrier, le bouleau, l'obus qui devait le fracasser.

Les vivants s'évanouissaient dans l'arrondissement des chiffres.

## LE COSMOS

Ce soir-là, les fenêtres de la petite maison de Sivtsev Vrajek brillèrent d'une accueillante lumière.

Tandis qu'il approchait de la porte d'entrée, Edouard Lvovitch leva la tête et aperçut les rideaux rouges du salon. Cette vue lui causa une sensation de chaleur et de bien-être. Le sang afflua de nouveau aux doigts du musicien, transis de froid dans les poches de son pardessus léger, et ils retrouvèrent leur mobilité. Il était un peu en retard ; tout le monde, assemblé dans la salle à manger, prenait le thé.

Aglaiïa Dmitrievna, portant des lunettes et une grosse broche ancienne, présidait devant le samovar.

Le vieux professeur discutait avec un jeune ami, professeur également, le physicien Poplavski. Tanioucha et Lenotchka écoutaient.

Lenotchka avait des yeux ronds dans un visage rond et rose.

Quand elle écoutait, Lenotchka avait toujours l'air étonné et, quand elle était étonnée, ses sourcils se haussaient et sa petite bouche s'entrouvrait. Tanioucha savait écouter et pouvait à la fois observer celui qui parlait et songer non seulement à lui et à son interlocuteur, mais à elle-même et à l'amusante expression de surprise de Lenotchka, ainsi qu'à la quantité de choses qu'il faut et que l'on désire connaître.

Il y avait aussi d'autres invités : Erberg, l'étudiant respectueux et désagréablement intelligent, l'oncle Boria<sup>1</sup>, le fils aîné de l'ornithologue, et sa femme, tous deux effacés.

Edouard Lvovitch entra en se frottant les mains. Sa place habituelle, à la gauche d'Aglaïa Dmitrievna, l'attendait. Tout était comme cela devait être, selon la tradition de relations établies depuis deux ou trois ans.

Ils buvaient du thé. Poplavski, le physicien, discutait avec le vieux professeur des expériences de Michelson et Morley et du déplacement des ondes lumineuses. Ce dernier exprima un doute : la physique n'est-elle pas impuissante ?

– Votre éther luminifère est quelque peu sujet à caution. Il y a trop de choses à adapter et à ajuster. Vous êtes dans une impasse, vous autres physiciens.

Poplavski ne niait pas l'impasse, mais cela pouvait-il saper la science ? Attendons à demain !

Après le thé, tous passèrent au salon. Le professeur, Tanioucha et l'oncle Boria s'installèrent sur le spacieux divan ; Aglaïa Dmitrievna, avec son tricot, prit place dans son fauteuil près de la lampe ; Lenotchka s'assit sur une chaise, l'air toujours étonné ; Poplavski gagna l'endroit le plus sombre et la femme de l'oncle Boria s'effaça dans quelque coin.

Edouard Lvovitch jouait chaque jour dans diverses maisons, mais son jour favori était le dimanche, dont il passait la soirée chez l'ornithologue. Et cela l'émouvait toujours. Bien qu'il ne fût pas vieux, il avait l'air d'un vieillard avec son crâne chauve et ses longues mèches désordonnées sur la nuque et les tempes. Il voyait mal d'un œil et avait le dos voûté. Sa hideur le mettait mal à l'aise et il se frottait souvent les mains.

Il se mit au piano, mais, tout aussitôt, se dressa brusquement pour régler la hauteur du tabouret et le placer à la bonne distance du clavier. Il plaqua un accord et fit courir

---

1. Diminutif de Boris.

ses doigts sur les touches. Puis, de nouveau mal à l'aise, il jeta d'abord un coup d'œil au-dessus du piano, puis au-dessous. Le malaise gagna Tanioucha, qui accourut à son aide. Il apparut que le coin du tapis était pris sous l'un des pieds d'où on le tira avec le secours de l'oncle Boria. Un autre accord... tout allait bien.

– J'aimerais bien essayer quelque chose. Seulement s'il vous intéresse de l'entendre, bien sûr... sinon, je jouerai autre chose.

Tanioucha comprit.

– Jouez-nous ce que vous avez composé, Edouard Lvovitch, je vous en prie. Ce dont vous parliez. Est-ce fini?

– Est-ce fini?... Comment dirais-je... Je le sais par cœur, bien que ce soit presque une improvisation. Le titre est... on pourrait l'appeler *Le Cosmos*.

– *Le Cosmos*... c'est intéressant, observa le professeur de physique. Seule la musique pourrait...

Lenotchka avait l'air surpris.

– Peut-être pourrait-on baisser un peu la lumière, risqua Edouard Lvovitch avec embarras.

Tanioucha tourna les commutateurs et il ne resta que la lumière de la lampe auprès de laquelle travaillait la vieille dame.

Et Edouard Lvovitch joua.

Les yeux étonnés de Lenotchka suivaient les doigts du compositeur voltigeant sur les touches dans la demi-obscurité et observaient sa tête tantôt rejetée en arrière, tantôt penchée en avant. Lenotchka écoutait les sons séparés et les harmonies, songeant combien cela ressemblait peu à une mélodie, ou à une musique de danse, ou à une ouverture d'opéra. Puis elle pensa qu'on traitait Edouard Lvovitch de génie, et qu'il louchait de l'œil gauche, et qu'elle était là, elle, Lenotchka, écoutant jouer un génie. Il n'était pas au pouvoir de Lenotchka de rassembler et d'arranger ses pensées en un tout et ses sourcils se haussaient de surprise.